

L'homme face à lui-même

Richard II

Caroline Garand

Number 106 (1), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

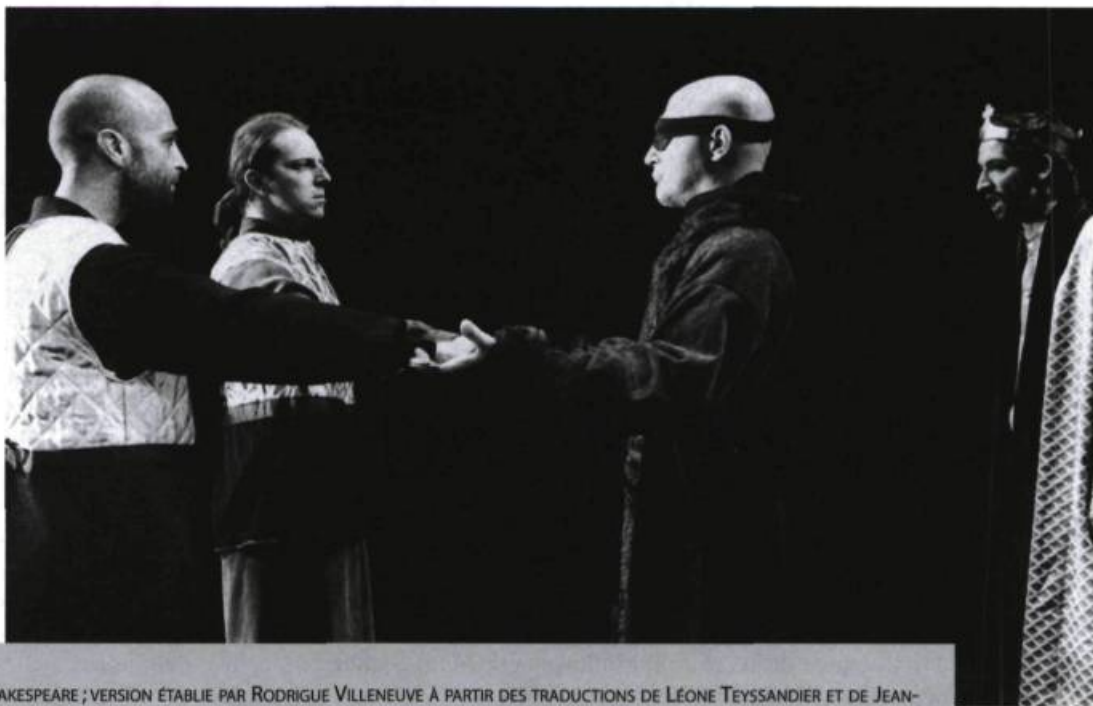
Cite this review

Garand, C. (2003). Review of [L'homme face à lui-même : *Richard III*]. *Jeu*, (106), 31–33.

L'homme face à lui-même

À l'extrémité d'une longue scène noire, ressemblant plus à un corridor qu'à un lieu de rassemblement, s'ouvre une porte derrière laquelle, figée, se trouve la cour de Richard II. Dans le regard fixe des personnages du tableau, on sent déjà la cruauté des actions à venir et, lorsqu'ils s'animent enfin, l'exubérance mondaine des rires n'efface en rien l'impression de départ, celle, inquiétante, que le royaume de Richard II est dangereusement instable, que toute joie est nécessairement feinte, que la fête

Richard II, mis en scène par
Rodrigue Villeneuve (les
Têtes Heureuses, 2002).
Sur la photo : Jean-Luc
Girard, Éric Laprise,
François Soucy et
Christian Ouellet.
Photo : Caroline
Tremblay.



Richard II

TEXTE DE WILLIAM SHAKESPEARE ; VERSION ÉTABLIE PAR RODRIGUE VILLENEUVE À PARTIR DES TRADUCTIONS DE LÉONE TEYSSANDIER ET DE JEAN-MICHEL DESPRATS. MISE EN SCÈNE : RODRIGUE VILLENEUVE ; INSTALLATION SCÉNOGRAPHIQUE : MARTIN DUFRASNE ; COSTUMES : MICHEL GAUTHIER ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE ; MUSIQUE : JEAN-PHILIPPE GOULET, HERBE ROUGE. AVEC LOUIS AMYOT (JEAN DE GAND, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE), ÉRIC CHALIFOUR (SIR PIERS EXTON, LE JARDINIER), PIERRE-LUC DESROSIERS (LE DUC DE SURREY, L'APPRENTI JARDINIER, LE PALEFRENIER), JEAN-LUC GIRARD (THOMAS MOWBRAY, LE GEOLIER), ÉRIC LAPRISE (BOLINGBROKE), PATRICE LEBLANC (LE DUC D'AUMERLE), LOUIS LEMIEUX (LE COMTE DE NORTHUMBERLAND), CHRISTIAN OUELLET (RICHARD II), MARC-ANDRÉ PERRIER (LE CAPITAINE DES GALLOIS, SERVITEUR, DOMESTIQUE, GENTIL-HOMME, HOMME DE MAIN), MÉLANIE POTVIN (LA REINE), GUYLAINE RIVARD (LA DUCHESSE D'YORK, LA DAME D'HONNEUR), MATHIEU SAVARD (SIR JOHN BAGOT), FRANÇOIS SOUCY (LE DUC D'YORK) ET PIERRE TREMBLAY (SIR JOHN BUSHY). PRODUCTION DES TÊTES HEUREUSES, PRÉSENTÉE AU PETIT THÉÂTRE DU PAVILLON DES ARTS DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI DU 24 OCTOBRE AU 10 NOVEMBRE 2002.



perprétuelle n'est jamais qu'un leurre. De fait, ce sont toujours les mêmes rires forcés qui ponctuent les accusations que Bolingbroke, duc de Hereford, lance contre son cousin Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Même fondées, les accusations dérangent la fête, et le duel conséquent le ferait avec encore plus d'éclat; or, plutôt que de donner à la justice une possibilité de s'exercer, Richard camoufle les dissensions en exilant les deux rivaux, tous deux coupables de crimes contre la joie. La fête peut reprendre, en attendant que l'inattendu se produise: exilé, Bolingbroke constitue une armée et revient en force pour exiger qu'on lui restitue ses titres et possessions. Devant la puissance de celui qu'il a injustement puni, Richard ne peut qu'abdiquer, et commence alors le règne d'Henry.

Le drame de Richard II est celui de l'homme face à lui-même, dans lequel, finalement, Bolingbroke n'est que le catalyseur: avant même que n'éclate le conflit opposant les deux cousins et autour duquel se cristallise le destin du royaume, Richard est perdu et, à défaut de se trouver, s'oublie dans une ambiance de gaieté destinée à faire illusion. Pour illustrer la marche de Richard II vers une mort salvatrice, dans la mesure où ce n'est que confronté à celle-ci qu'il trouve enfin courage et grandeur, Rodrigue Villeneuve a misé sur le dépouillement et la subtilité, tant dans le jeu des comédiens que dans les effets scéniques. La longue scène étroite, de chaque côté de laquelle sont

Richard II, mis en scène
par Rodrigue Villeneuve
(les Têtes Heureuses, 2002).
Sur la photo: Éric Chalifour,
Marc-André Perrier, Patrice
Leblanc, Christian Ouellet,
Pierre Tremblay, Pierre-Luc
Desrosiers et Mélanie Potvin.
Photo: Caroline Tremblay.

placés les spectateurs, est assez évocatrice du passage d'un état à un autre, du pouvoir suprême au dénuement de la prison, de la fête à la mort, de l'incertitude à la folie. Pour évoquer le faste de la cour de Richard, un peu de couleur dans les costumes, quelques draperies suspendues au plafond qui disparaissent au même rythme que les appuis du roi, mais qu'on retrouve enroulées sur le chariot qui symbolise le camp de Bolingbroke, en marche vers le pouvoir. Et lorsque survient le renversement, la porte à l'extrémité de la scène s'ouvre sur un autre tableau vivant, celui tout noir, austère de la cour d'Henry. Cette fois, les postures, les regards évoquent une assurance et une volonté qui excluent le compromis, mais aussi une certaine forme de colère dont l'expression met en doute la légitimité de la prise de pouvoir de Bolingbroke. Et c'est peut-être là la grande force de la mise en scène de Rodrigue Villeneuve : rejetant le manichéisme, l'univers qu'il crée explore les zones grises qui habitent les personnages. On reconnaît le bon droit d'Henry, mais aussi la suffisance que génère sa victoire. On ne peut que constater le déséquilibre de Richard, son manque impardonnable de décision, mais on est touché par une déroute intime qui, sans excuser les errances, les rend intelligibles.

Loin des éclats et de l'agitation qui sont régulièrement utilisés pour tenter d'illustrer la vie, et parfois la violence, du texte shakespearien, le *Richard II* de Villeneuve cherche à dire les « mots avec tout leur poids, mais sans peser, sans souligner, comme des paroles, non des répliques¹ » et y réussit dans la mesure où, sans tendre à une illusion de naturel, le texte est entièrement assumé pour ce qu'il est, dans une simplicité qui exclut tout autant la grandiloquence que l'appropriation réductrice. Les comédiens, très jeunes pour la plupart, parviennent à soutenir le difficile pari de cette mise en scène qui refuse les artifices. C'est en effet avec une distribution presque entièrement composée de finissants du programme de théâtre de l'Université du Québec à Chicoutimi que le metteur en scène a choisi de travailler. Dans les rôles principaux, Christian Ouellet et Éric Laprise donnent le ton aux autres qui, sans nécessairement proposer une interprétation sans faille et totalement convaincante, demeurent cependant solides d'un bout à l'autre des trois longues heures de représentation. Se distinguent particulièrement Jean-Luc Girard, qui campe un Thomas Mowbray provocateur et ironique à souhait, et Mélanie Potvin, qui compose une reine éthérée et étrangement passive, destinée à se laisser balloter par les événements qui bouleversent le royaume. Pour sa part, Éric Laprise, en Bolingbroke, se montre surtout profondément juste dans les moments de tension où se mêlent tristesse et colère, nécessité d'agir et hésitation devant l'ampleur du geste. Enfin, Rodrigue Villeneuve a su exploiter l'apparente fragilité de Christian Ouellet qui, semblant toujours sur le point de se rompre, réussit à rendre avec efficacité et émotion l'instabilité de Richard II. Alternant entre frénésie et prostration, Christian Ouellet explore la frontière entre folie et lucidité, et rend palpable le désespoir né de l'impossibilité de trouver refuge en l'une ou en l'autre. Devant sa déroute et son questionnement, il n'est pas non plus de refuge pour le spectateur qui y assiste avec émotion pendant près de trois heures, mais encore faudrait-il que le besoin d'en trouver un se fasse sentir, ce qu'interdit la touchante mais tranchante sobriété du spectacle. ■

1. Programme de *Richard II*.